

Festival
de
Cannes 98

le palmarès, tous les films,
enthousiasmes, déceptions et énervements

NOUS QUI N'AV
PAS CONN
MAI E

les Inrockuptible

L'hebdo musique, cinéma, livres, etc.
Du 27 mai au 2 juin 98 - N° 153

du punk au pépé
Sinatra
une vie d'artiste

tous les mercredis

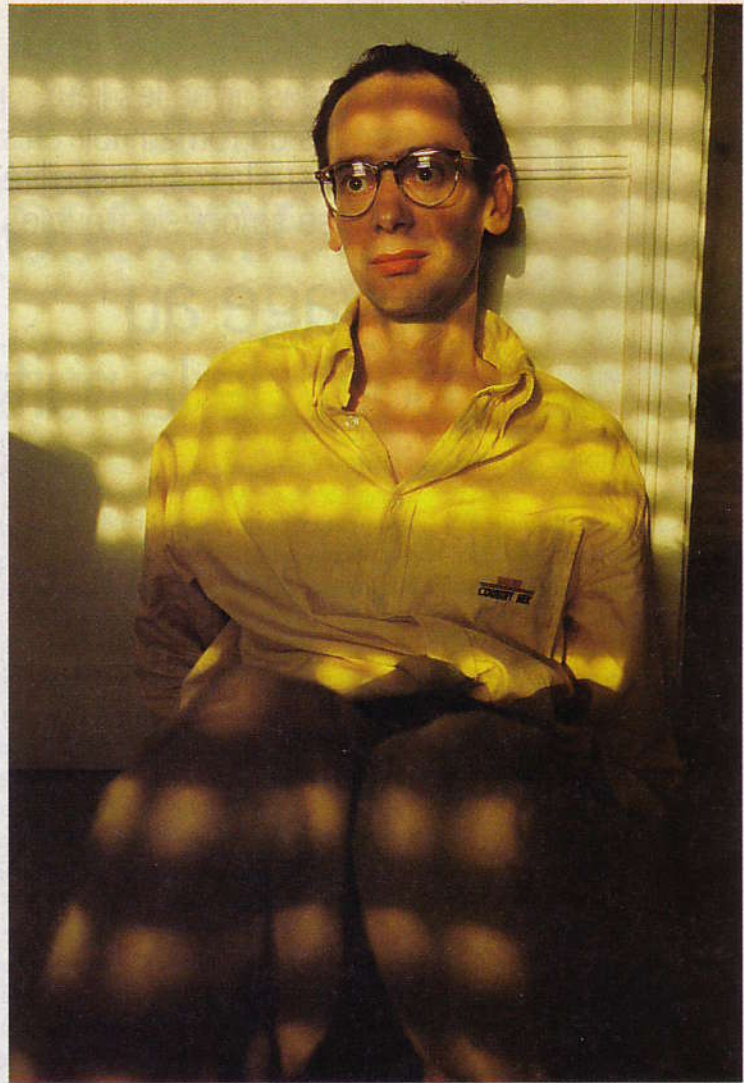
M 1154 - 153 - 15,00 F

.home cinéma

Depuis huit ans, **Joël Bartoloméo** filme sa femme et ses deux enfants au quotidien. Des tranches de vie drôles et crues pour dire la violence douce-amère de l'intimité familiale.

La grosse paire de lunettes cache un regard fatigué. La veille, Joël Bartoloméo a fêté ses 41 ans en famille. Un dîner ivre de musique orientale qu'il évoque en souriant dans la chaleur d'un wagon en partance pour la banlieue ouest. C'est mercredi, la RATP est en grève et Joël Bartoloméo persuadé que les grévistes ont laissé le chauffage des voitures allumé pour faire souffrir les usagers... Petite paranoïa d'un artiste si peu sûr de lui-même qu'il parle sur le ton de l'excuse et rit en silence pour cacher sa gêne. Un grand garçon, tout mince dans une chemise jaune, qui croise, décroise, recroise les jambes, découvrant dans ce mouvement de métronome deux chaussettes de couleurs différentes. Distract, l'homme est pourtant bien ancré dans le réel : depuis presque huit ans, Joël Bartoloméo filme sa femme Lili et ses deux enfants, Coline et Fabian, aujourd'hui âgés de 12 ans, dans l'intimité de leur vie familiale. Les Bartoloméo au petit déjeuner, pendant une dispute, autour d'une guêpe morte, face à un dessert raté... Scènes de la vie réelle enregistrées telles quelles, sans retouche, au caméscope. L'artiste se souvient en riant des refus essayés à ses débuts : *"Quand mon futur producteur, Nicolas Tremblay, a reçu mes premières vidéos, il a cru que je m'étais trompé de cassette. 'Il m'a envoyé le film de ses enfants !'"*

Des millions de pères de famille filment leurs vacances à la campagne et l'anniversaire de leur progéniture. Plus rares sont ceux qui soumettent leurs enfants à des expériences de physique des liquides et enregistrent la scène. Dans *Mon père nous faisait refaire toutes les expériences du palais de la Découverte*, Bartoloméo s'obstine à remplir deux verres de la même quantité d'eau et à demander aux enfants lequel est le plus rempli. Pour faire plaisir à son papa, Coline désigne un verre, puis l'autre, sous



le regard dubitatif de Fabian. Le père verse alors le contenu d'un des verres dans une flûte à champagne, plus haute. Même question, les enfants y prennent goût et désignent la flûte, avant que Joël ne les replonge dans l'embarras en versant le liquide dans le verre du début. *"Où est la plus grande quantité d'eau ?"* répète le père, la caméra posée sur la table. *"Pareil"*, interrompt finalement Lili, libérant ainsi les deux petits du piège tendu. Faux ethnologue, Bartoloméo se cache derrière la curiosité distancée du scientifique (filmant à première vue sans intervenir, il est le plus souvent absent du champ de la caméra). Mais en explorant la sphère de l'intime, c'est sa propre personnalité qu'il décortique : un autoportrait indirect et autofictionnel, en morceaux. *"A l'origine pour moi, ce travail était une œuvre ultime. Je refilmais ma vie, moi étant enfant. Un travail de miroir très subjectif. Je voulais le faire mais pas le montrer. C'est ambigu. Au départ, c'était un peu un travail posthume. J'avais des idées de suicide. Te filmer, ça t'accorde une importance."*

Son galeriste, Alain Gutharc, confirme qu'il lui fallut du temps pour convaincre l'artiste. Trois ans de réflexion entre sa participation aux *Ateliers 94* de l'Arc, au musée d'Art moderne de la ville de Paris, et sa première exposition personnelle en galerie, en 97. Car en filmant ses proches, Bartoloméo les extrait du cocon familial et les expose au regard des autres, au risque de les vulnérabiliser.

Assise sur son drôle de lit tourné vers le mur, Lili cite douloureusement un ami : *"L'œil n'a pas toujours envie d'être embrassé."* Au fil des vidéos de son mari, elle apparaît inquiète quand elle craint pour son fils parti escalader un mur trop haut (*Le Jeudi de l'Ascension*), resplendissante étendue avec un de ses enfants, sensible, toujours consciente de la caméra, parfois exaspérée : *"Ah, ne me filme pas ! Je ne veux pas que tu me*

filmes en train de manger" dans *Ma mère n'aimait guère être filmée, moi je l'aimais beaucoup*. Le visage entre les mains, tourné hors champ, elle refuse la caméra avec une colère teintée de détresse. "Ça a changé ma vie. Je me suis vue, ça change tout, on devient conscient de soi." Commentaire sobre et pudique pour évoquer les secousses que le travail de Joël a engendrées dans leur vie familiale. Un des épisodes des *Petites scènes de la vie ordinaire* montre Coline, 6 ans, criant et battant le chat de la maison pour le faire dormir sur ses genoux. Scène crue, brutale, difficile à regarder par son évocation de l'enfance battue et de la violence domestique. "Tout le monde passe par là, explique Bartoloméo, c'est un apprentissage de la douleur. Mais montré comme ça, c'est très violent, c'est comme agrandi à la loupe." Pendant qu'il visionne ses anciens travaux dans son bureau, les enfants jouent dans la pièce mitoyenne. "C'est pour ça que je m'intéresse à la famille. C'est l'endroit le plus violent et le plus protégé. Ce que je filme, c'est dans l'intimité, mais c'est banal. La sexualité, c'est plus intime. C'est ma limite, je ne pourrai jamais filmer ça. Une dispute qui dégénère non plus, ou quand ça tourne à la violence physique. J'essaie de faire en sorte que les enfants ne m'en veuillent pas quand ils seront grands."

Quand on pénètre chez les Bartoloméo, au deuxième étage d'une maison de Saint-Cloud perdue dans une ruelle au nom campagnard, les enfants saluent gaiement. "Nous sommes les acteurs. Pas d'autographe, s'il vous plaît..." Quand est venu le moment de choisir les vidéos qu'Arte diffusera en juin, ils ont refusé d'apparaître nus à l'écran. Dans *A 4 ans je dessinais comme Picasso*, Coline et Fabian peignent avidement des feuilles de papier, avant de se recouvrir avec gourmandise le corps et le sexe de peinture. La scène choque par la crudité de son rapport au corps, pourtant tempérée par le dadaïsme puéril du sous-titre : *Avec ma sœur, nous avons abandonné la barbouille pour explorer l'art caca*. Un rapport vorace à l'intimité, sans crainte de voyeurisme, qui rappelle qu'avant de se filmer chez eux les Bartoloméo ont longtemps habité chez les autres. Une fois terminé l'école des beaux-arts de Genève au début des années 80, Joël emmène Lili à Paris (ils viennent de Haute-Savoie). "Entre 83 et 86, je ne travaillais pas, Lili était vendeuse chez Prisus. On logeait chez l'habitant près du canal de l'Ourcq, 1 500 F pour dormir dans une chambre d'enfants avec deux lits superposés de 1,40 m. On habitait chez une femme qui venait de quitter son compagnon. Sa fille dormait sur le canapé du salon. Dans ce genre de situation, tu vois tout. Tu es vraiment dans l'intimité des gens. Surtout que je n'avais pas de boulot. Du coup, j'avais beaucoup de temps pour observer et je trouvais ça super triste d'avoir pris la chambre de la fille. Elle était en 6°. Après, nous avons habité à l'hôtel au mois, rue d'Aubervilliers. L'horreur. Quand on allumait la lumière, on voyait les murs et le plafond couverts de cafards. Lili ne pouvait pas dormir. Il y en avait partout. Et finalement j'ai trouvé un boulot à la façade de la rue Saint-Charles, je m'occupais de l'équipement électronique et des caméras. Dès que je suis arrivé là, j'ai repris contact avec les images vivantes. J'ai suivi des cours en auditeur libre et j'empruntais une caméra le week-end, pendant les vacances. Et j'ai commencé à filmer les jumeaux. J'avais tout sous la main." Aujourd'hui, l'appartement de Lili et Joël sent bon le linge propre et le sablé tout juste sorti du four. Des odeurs douces de foyer tranquille. A Cahors, il présente deux vidéos, *Lili m'a dit* et *Kiss me my darling*, gros plan sur les regards échangés par un homme et une femme au cours d'un mariage : "Comme deux aimants qui se rejettent. C'est triste. C'est comme dans la vie."

Jade Lindgaard Photo Dolorès Marat/Métis

Printemps de Cahors, du 29 mai au 14 juin, tél. 05.65.53.94.75, entrée libre.
Plan des expositions à la disposition du public au point d'accueil (espace Carviolle).
Arte diffusera des vidéos de Joël Bartoloméo le 9 juin dans le cadre d'une Théma consacrée au journal intime.
"Pour un objet-dard, dildo show", du 12 au 21 juin, 12, rue de la Volga, Paris.

encadré

journal intime

Le Printemps de Cahors réunit deux éléments jugés inconciliables : le grand public et une création contemporaine exigeante.

Par Jean-Max Colard

toulousaine : vu de loin, le Printemps de Cahors ressemble à tout sauf à une manifestation d'art contemporain. Mais voilà, ça existe pour la huitième édition, ça draine en deux semaines plus de 100 000 personnes chaque année et ça sonne comme une preuve : contre ceux qui prétendent que la création contemporaine est inaccessible, ennuyeuse et élitiste, et contre ceux, les pires, qui préféreraient négliger le grand public et nous laisser entre nous, le Printemps de Cahors est une véritable claque, la preuve que l'on peut faire une manifestation d'art contemporain ouverte, ludique, et pour autant sans concession, populaire sans populisme.

Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur le programme pour se rendre compte du sérieux de l'entreprise : élaboré par le critique d'art Jérôme Sans, le thème choisi cette année est la sphère de l'intime. On y verra donc les journaux intimes et photographiques de Nan Goldin, Araki ou Annelies Strba, l'album familial de Richard Billingham, mais aussi les vidéos intimes de Sadie Benning, Rodney Graham ou Rebecca Bournigault, les Post-it sur lesquels Serge Comte imprime son portrait en super-héros, un dispositif voyeuriste de Noritoshi Hirakawa, et j'en passe (dont plusieurs photos inédites de Sophie Calle, extraites de la série *L'Hôtel*).

Avec Wim Wenders en invité d'honneur et une programmation de films (Jonas Mekas, Larry Clark, Dominique Cabrera...), le Printemps de Cahors montre surtout son ouverture d'esprit : consacré initialement à la photographie, il s'est très vite attaché à en ouvrir le spectre, à confronter photographie "pure" (si elle existe), "plasticienne" et autres images (cinéma, vidéo, installation...).

A l'inverse, la prochaine édition du Festival d'Arles, qui avait pourtant essayé l'an dernier de s'ouvrir à une conception élargie de la pratique photographique, se resserre sur une photographie comprise comme l'enregistrement du réel et la définition d'un "nouveau paysage humain". On reste dans les limites du genre, et on ne remet surtout pas en question le médium photographique : dans ses plus mauvais moments, le Festival d'Arles ressemble à un pèlerinage fréquenté par les dévots de la stricte photographie, par les ultra-orthodoxes du cadre et de la pellicule. Pour voir vraiment ce "nouveau paysage humain" dans toute sa "nouveauité", pour en avoir une vue réellement panoramique, cette année il faudra donc aller à Cahors.

Printemps de Cahors ; XIX^{es} Rencontres internationales de la photographie d'Arles, "Un Nouveau paysage humain", du 6 juillet au 16 août.